



**LES ENFANTS DU
GRAND BRÛLE**

Édition 2022

Directrice de la
publication :
Mireille Mornay

Responsable de
communication :
Rachel Guyon

Membres du
groupe de travail :
Mireille Mornay
Rachel Guyon
Christophe Klinger
Alain Varvat,
Mireille Cayreyre
Marie Ange Gaillard

Infographie :
Pascal Huart

Imprimeur :
Le Par Chemin
imprimerie du CPA
Tirages : 200 ex.

*P. et M.
Juillet 1944*

Juillet rouge

Alors qu'il se promène le long des sentiers
De nos vertes collines aux ronds sommets boisés,
Le passant qui chemine est loin d'imaginer
Qu'un drame s'est joué en plein cœur d'un été.

Par un jour de juillet, voilà bien des années,
Vaincus par la chaleur, les hommes assoupis
Dans la douce torpeur d'un bel après-midi,
S'éveillèrent soudain en entendant des cris.

Et l'on vit de très loin l'horizon s'embraser.
Il s'ensuivit alors un silence pesant,
Déchiré tout à coup par le long beuglement
Des bêtes affolées, et les pleurs des enfants.

Des enfants qui jamais ne pourront oublier
L'image de leurs pères au visage crispé,
Regardant, au milieu des maisons effondrées,
S'envoler en fumée leurs rêves calcinés.

De sa main en visière, pour pouvoir admirer
Des forêts et des monts la sereine beauté,
Le passant qui chemine est loin de se douter
Que le malheur survint par un beau jour d'été.

Marie-Ange Gaillard

**A l'occasion des dix ans du site du Grand Brûle,
nous avons voulu réaliser ce recueil pour entretenir le devoir
de mémoire, pour que nos jeunes se souviennent.
Merci à Pierrot, Colette, Madeleine, Marie-Louise, Jean,
Bernadette, Carmen, Odette et Jean pour ces précieux témoignages.**

*Jean Féaud, 3 ans et 8 mois, en 1944
Chevignat*

Jean était à la maison de Chevignat, la même que celle d'aujourd'hui, avec sa grand-mère et son frère aîné, juste 2 ans de plus.

Les Féaud avaient déjà le téléphone à cette époque et pour les allemands, qui dehors pouvaient voir les fils, ils étaient considérés comme des « terroristes ». Sa maman était « cachée » sans doute dans la cave et son papa au maquis. Raison pour laquelle les enfants étaient « dans les jupes » de leur grand-mère.

Jean

« Ce 18 juillet, les allemands sont arrivés, le matin sans doute, je ne me



rappelle pas et se sont garés sur le chemin du Sabotier, à l'entrée du jardin de notre maison et de celle des Goux. Ils cherchaient sans doute des maquisards.

Ils sont allés dans la salle à manger au 1er étage, se sont « imposés » et ont demandé à ma grand-mère de quitter la maison, ce

qu'elle a refusé net : « je ne quitterai jamais ma maison ».

Ma grand-mère a alors demandé à sa voisine d'en face d'emmener les enfants au Laruy (Petit Chevalet).

Les allemands n'ont pas mis le feu tout de suite.

Ils sont sans doute revenus, mais je n'étais plus là et ont mis le feu à la porte de descente d'escalier, celui qui permet de monter dans les chambres ou de descendre à la cave. Ma grand-

mère a pu l'éteindre grâce à ses seaux qui étaient tous prêts dans la cuisine. La porte est toujours là « en fond de placard ».

Ce qui m'a le plus marqué : ce sont les flammes vues de la petite colline et puis surtout en redescendant l'auberge tenue par Mathilde Poncet (enfin, je pense, à moins qu'avant la reconstruction, ce soit quelqu'un d'autre, car sur les photos, apparaît le nom de Soret), qui brûlait complètement, à côté de la chapelle. Cela brûlait d'autant plus facilement qu'il faisait très chaud.

Je me rappelle très bien avoir apporté des choses, de la nourriture à ceux qui n'avaient plus rien. Nous marchions sur les tuiles des maisons brûlées pour le faire, nous allions chez les Luzy, dans la maison de Chevignat, leurs cousins, pour les aider et ces derniers, comme d'autres, sont venus dormir « chez la Jeanne », ma grand-mère, pendant que d'autres allaient dormir aux Chagnettes.»

Souvenirs d'un enfant de 3 ans et demi : les flammes de l'auberge et puis, plus tard, l'arrivée des américains avec leur GMC, qui se sont garés devant chez les Goux qui avaient 2 jolies filles d'à peu près 20 et 22 ans, qui parlaient anglais!! Et en plus, ils distribuaient des chocolats, des chewing-gum...C'est presque d'ailleurs ce moment dont Jean se rappelle en premier lieu, quand il évoque cette période !

C'est cela qu'il y a de magique avec les enfants : ils arrivent tellement vite à nous entraîner dans la vie.



Odette Surand épouse Perez
9 ans en 1944
Chevignat

Rédaction d'Odette, le 18 décembre 1944 (école de Courmangoux avec Mme Thierriaz, institutrice qui avait demandé aux enfants une rédaction sur les événements à partir de cette journée marquante et même traumatisante du 18 juillet 1944). 6 mois après, témoignage du perçu et du vécu d'une enfant du Grand Brûle. Cette rédaction a été retrouvée et rendue à Odette.

Odette Surand

Mercredi 18 Décembre 1944

Rédaction

Le 18 juillet est une bien triste journée. La voici :
Le matin, maman me dit : « Lève-toi vite, madame Bourrier dit que les allemands sont à Verjon ! »
Vite, je me lève en sursaut ! je mange un morceau de pain, et j'aide maman à faire des paquets de linge, que j'enveloppe dans une grande couverture en toile. Je lui demande : « Quel est-ce qui va arriver ? » cinq minutes après, voilà le berger qui rentre d'en champ. Maman lui demande : « Pourquoi n'est-tu pas resté en champ ? Qu'est-ce qu'à l'heure il faudra détacher les vaches pour les remener aux champs ? » Le berger répond : « C'est les maquis qui nous ont fait sauver ! » Maman prépare la moitié d'une miché de pain, une demi-livre de beurre, un peu de sel, du fromage, et un litre de vin, et un petit bidon de confiture et, mettant le tout dans une musette, me dit :
« Va avec Jean chez le papa, tu lui diras qu'il ne s'enviennne pas, car les allemands sont à

*Jean Paquet : berger placé chez la famille Surand, originaire de Bourg en Bresse.

Roissiat, il moissonne aux chagnettes! 77 Et nous voilà partis Jean et moi, chez papa. Un peu avant midi, voilà maman qui arrive avec les vaches toutes noires de tans, ont se demandaient bien comment on pourraient le gardées par une chaleur pareille, les pauvres bêtes. Maman arrivée, voulait bien s'en aller, car les allemands font bien plus de mal quand il y a personne dans les maisons, mais papa n'ayant pas voulu. Nous nous sommes inquiéter pour trouver un prés clos, et qu'il y ait de l'ombre. Ensuite nous nous sommes rejoint près d'une source, à l'ombre, pour y essayer de manger, mais nous n'avons pas bien faim. L'ouvrier à monsieur Selud se trouvait là-bas et papa lui dit de dîner avec nous. Et ensuite nous nous sommes grouper avec d'autres gens qui étaient là-bas, qui regardaient le Mont-Mignon, et ils apercevaient des allemands qui fouillaient dans les bûtes. Ensuite maman part. Vers 3 heures et demi papa nous dit: « Emmenez voir les vaches vous verrez bien si les allemands sont partis. Vers la bouillière on rencontre maman, la

bicyclette à la main, était avec madame Luzzy. Arrivés au village on entend madame Noël qui demandait: « Est-ce qu'il ne faut s'en aller? Qui est-ce qu'il ne faut faire? Hein Anaxèle? 77. Peu de temps après on voit une grosse fumée noire qui sortait des maisons. Ensuite, maman cache vite des affaires qu'elle met au jardin derrière des haricots en rames. Et elle cache sa bicyclette derrière le mur du jardin. Et ensuite elle détache les vaches et nous repartons en champs. Arrivés au prés, il y a monsieur le maire qui vient nous dire, qu'il ne faut pas s'en aller traire à la maison de que le fruitier est parti avec sa femme, en auto. Maman est aller chercher trois bols trois cuillers et deux seaux et elle a traité les vaches au prés avec papa. Le soir papa est maman sont ^{allés} aller voir à Cheriognat, si notre maison avait ^{été} brûlée. Un moment après Madame Luzzy et madame Tournier sont passées et elles ont dit: « Tout le village est en feu c'est malheureux! 77. Quand papa et maman sont revenus on a emmener les vaches

et on demande à monsieur Fiaud si on peut mettre les vaches dans son clos la nuit vint nous couchons chez ma tante, madame Dumont. Ils ont déménager ~~de~~ leur maison en haut car il y avait une poutre qui prenait feu. Les hommes y ont veillé toute la nuit en jetant de l'eau. Ils sont rentrés à 2 heures du matin. Et voilà Et voilà une bien triste journée que le 18 juillet. On pourra s'en rappeler.



Odette Perez 12 ans.
communiant

Carmen Perez, 11 ans Roissiat

« Le 18 juillet 44, j'étais entre La Pondaine et la montagne en train de garder mes chèvres, avec une amie et ses vaches. Vers 10 h du matin, les gens du maquis nous ont dit : « Descendez vite, les allemands arrivent, il y en a déjà à Roissiat ! » Nous sommes descendues à toute vitesse avec les chèvres. A l'époque, j'habitais la maison de Marcelle Tournier, mon frère Francis avait un an, mon papa travaillait à la carrière et « aidait de temps en temps à faire sauter » ... Un de mes frères était caché depuis la rafle du 16 avril, comme beaucoup d'autres jeunes. Au village, il n'y avait plus que les hommes âgés, les femmes et les enfants.



Ce matin-là, les allemands sont passés avec devant, une auto (peut être celle du médecin de Coligny, réquisitionné et « obligé ») et derrière de gros camions, beaucoup de bruit. Ils ont fouillé quelques maisons. Ils sont revenus l'après-midi, avec les cosaques ivres, ils ont fouillé partout puis mis le feu : dans la traboule où le feu a pu être éteint, puis en face chez les Robin, grands-pa-

rents des Sclavis, la boulangerie de Mme Duplan, les Bouvard... tout le long de la route !

Les jeunes étaient au foin; il faisait chaud, le foin coupé était remisé et tout a brûlé très vite. Il y avait une scierie, un magasin de réparation de vélos...

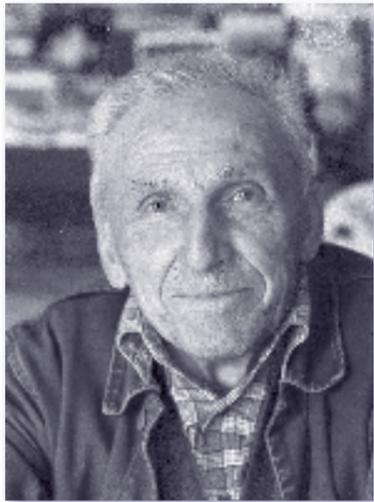
Les parents de Laurette Verne habitaient la maison de Thérèse Chambarb (face à la famille Poncet); les Lamy (beaux-parents de Thérèse Lamy) avaient une grande et belle maison à un seul niveau, le restaurant, l'épicerie, la maison des Game, des Vuillot, toutes les maisons sur la route qui descendait à Verjon, un lavoir ! Tout a brûlé !

A Chevignat, les allemands sont allés dans le village, jusqu'à la Chapelle. La famille Welcomme habitait à la Grangette. Les allemands ont tout fouillé, mis le feu, même au berceau de François et Mme Welcomme a conservé très longtemps une barboteuse à moitié brûlée.

Le soir, ils sont tous montés dormir dans la montagne, en montant même Mme Baldo qui était dans un fauteuil roulant.

A Verjon, le village a été pris en étau, sur la route du Revermont mais aussi celle qui monte à l'église, près du pont. Tout a brûlé, Binbin, le café... L'entraide s'est développée, les gens sont allés habiter chez des voisins, les Game en face de chez les Baldo, le boulanger a déménagé en attendant un nouveau four. Certains sont partis pour Bourg (Madame Grefferat, Raymond Bompa). Les familles avaient tout perdu, ils ont récupéré des vêtements qui venaient de Bourg !»

Jean Luzy, 12 ans en 1944 Chevignat



« Les allemands étaient déjà passés le matin. Je gardais les vaches en haut de Veillant (bas du Mont Myon), quand François Piquet jeune maquisard a crié : ne reste pas là, les allemands sont à Coligny. Je suis redescendu à Chevignat, j'ai expliqué à mon père que les allemands tiraient et on est allé cacher les bêtes dans les bois, aux Chagnettes (La Forêt). Mme Bouvard, de la

ferme, nous a donné du lait à boire, il faisait chaud.

Au premier passage de l'après-midi, les allemands ont tiré contre l'endroit où je me trouvais un peu plutôt. Les allemands ont demandé à boire à ma mère, restée à la maison mais lui ont fait goûter avant, par peur de se faire empoisonner !

Le soir, nous avons ramené les bêtes dans un pâturage clos appartenant au château Piquet, notre maison était toute brûlée. Nous avons retrouvé notre cochon, brûlé, nous en avons mangé et distribué aux voisins. Nous

avons caché des chaussures dans la cave voûtée, mais tout avait disparu ! Nous avons dû chercher à nous reloger, dans une maison inhabitée à côté de la maison actuelle de Jean Féaud car les maisons de nos familles proches (3 à Pressiat et 1 à Verjon) ont également brûlé. A Roissiat, mon grand-père a enrayé le feu dans sa maison, avec du purin.

Puis nous sommes allés habiter un logement appartenant à la famille Bayle jusqu'en 1948, après la reconstruction, mais pas au même endroit, ni maison à l'identique car celle d'avant avait un étage !

La solidarité entre voisins a primé sur la peur de voir revenir les allemands»



Jean Piquet
"ne reste pas là !"



Bernadette Chanel, épouse Luzy,
10 ans en 1944
Marboz

« C'était la moisson, nous avons vu de la fumée, partout dans le Revermont ! Ma grand-mère nous a dit : un de ces quatre matins, ça va être chez nous !»

Marie-Louise Martin, épouse Bouvier,
13 ans en 1944 Roissiat



« A la recherche des maquisards, ce jour-là, les allemands brûlaient les maisons de Roissiat, les étables. Près de chez nous, le feu s'est déclaré dans une grange. Avec ma maman, nous avons sorti dehors tout ce que nous pouvions, pour éviter de tout perdre. Malgré son handicap et pour préserver notre maison, mon père a trouvé le courage et la force d'éteindre le feu avec une pompe à sulfater la vigne !»

Daniel Guyon, 13 ans en 1944,
La Verjonnière



« Je n'ai pas vécu cette terrible journée comme ceux qui habitaient Roissiat ou Chevignat. Depuis la Verjonnière, on a vu de la fumée qui s'élevait, d'abord vers Cuisiat, puis vers Pressiat et en revenant sur Chevignat. Mon père nous a dit : « Cette fois, les allemands arrivent aux Chagnettes ! ». Mais ils ont continué en direction de Roissiat et Verjon.. On entendait bien les beuglements des bêtes».

Madeline Salavin, épouse Granger,
13 ans en 1944 Roissiat

Madeleine était dans les champs de la Bolomière avec ses trois vaches lorsque Emile Lamy (qui partait se cacher dans les bois) l'a prévenue de l'arrivée imminente des allemands dans Roissiat. Elle a alors rassemblé ses vaches et a commencé à redescendre au village par le sentier (aujourd'hui Mémoire de Pierre). Soudain, elle a vu une balle passer devant elle. Elle a alors pris peur, s'est baissée derrière un petit muret, a abandonné ses vaches et a dévalé la pente pour rentrer à la maison par la route.



Madeline

«Mon père était parti se cacher dans les bois à l'annonce de l'arrivée des allemands.

Quand je suis arrivée, j'ai trouvé ma mère à la maison. Voyant que les 3 vaches étaient au milieu des vignes, celle-ci est partie les chercher pour les emmener dans un autre pré, malgré les allemands dans le village. Je suis restée seule à la maison pendant ce temps-là. Puis ma mère est revenue saine et sauve et les soldats nous ont demandé de sortir.

J'ai eu le temps de mettre quelques vêtements dans un sac puis nous nous sommes réfugiées avec d'autres personnes dans les jardins (derrière la maison de Mr et Mme Bouvard). Les allemands ont alors mis le feu aux maisons du village.

A un moment, une personne est venue nous dire que notre maison ne brûlait pas, ce que nous n'arrivions pas à croire car le grenier était plein de foin et tout était en feu autour ! Cependant, c'était bien vrai ! J'avais pourtant vu un soldat jeter quelque chose dans la remise et le feu prendre aussitôt ! Et pourtant seul le plancher de ma chambre a été brûlé. Le feu s'est arrêté...

Comme notre maison était inhabitable, avec mes parents nous sommes allés dormir chez mes grands-parents Game qui habitaient dans la Vieille Rue».

Colette Tournier, épouse Boquillod
13 ans en 1944 Chevignat

Extrait du livre «Le Progrès 39-45 : témoignages» paru en novembre 2012

Colette

«J'avais 13 ans, nous avions deux ou trois vaches et mon père était cultivateur. Notre maison était tellement jolie, au centre de Chevignat !...

Ce 18 juillet 1944 : vers 9 heures, papa revenait du sulfatage des vignes, on nous a crié : «Sauvez-vous, les allemands arrivent !». Nous avons couru à travers les champs et les bois. Ils sont arrivés en début d'après-midi à Chevignat et ont brûlé presque toutes les maisons, à coup de lance-flammes...

Avant de brûler notre maison, ils ont brisé tous les objets à l'intérieur, à coups de crosse.

Le clairon de papa, nous l'avons retrouvé devant le seuil, aplati comme une galette ! Ils avaient sauté à pieds joints dessus !»



Pour Colette, la nuit paraît sans fin. Elle voit les cinq villages partir en fumée, elle entend les animaux beugler leur souffrance. Le ciel crache des cendres de papiers et de bois. L'air est saturé d'une terrible odeur.

«Nous n'avons pas pu dormir, recroquevillés tous les trois, sur le sol d'une cabane à deux kilomètres de Chevignat. Au matin, une vision d'horreur, je pleurais mes souvenirs d'enfance. Tout était détruit, ma poupée, les livres, les photos de la vie d'avant ! Je pleurais aussi de voir mes parents en larmes, devant la maison écroulée qui fumait encore !

Maman a été très courageuse, nous avons loué une des rares bâtisses épargnées du village et avons vécu comme on pouvait. Avec une petite brouette, nous allions à la mairie de Courmangoux, chercher des habits du Secours National. Ce n'est qu'en 1947 que la maison a été reconstruite mais pas au même endroit. Ma mère ne l'a jamais aimée; moi, j'y ai vécu toute ma vie !»

Pierrot Tournier, 16 ans en 1944 Roissiat

« J'avais 16 ans le 18 juillet 1944. Je n'étais pas à Roissiat pour le Brûle ; on était parti moissonner avec mon père à la ferme de la Grange Chambard chez le père de Georges Béréziat, là où il y a David Maréchal maintenant. Il y avait avec nous Joseph Bouvard et son fils Pierre. Des gens sont passés pour nous dire que les Allemands étaient dans le Revermont. On a continué à moissonner et quand on a vu brûler à Cuisiat, on a décidé de ne pas rentrer. On est allé dormir chez Roland Guillermin aux Renaudats.

Depuis la rafle d'avril 44, les hommes se cachaient et les femmes s'occupaient des bêtes, des enfants et de la maison. Pour le brûle, les femmes étaient montées se cacher à la carrière. On habitait au café où il y a le Candi maintenant. Quand on est revenu le lendemain, c'était tout brûlé. Mes parents habitaient rue de la Carrière, là où j'habite maintenant. Leur maison n'a pas totalement brûlée parce ma belle-mère était restée avec la « Titine » (Albertine Baldo, la mère de Jean-François) qui était en fauteuil roulant. Ma belle-mère a éteint comme elle a pu. Un volet brûlé est encore visible.

Madame Baldo venait d'accoucher de Roland. Elle l'a confié à Dédée (Andrée) Lamour qui venait d'accoucher de Gérard. Elle les a emmenés tous les deux pour se cacher. Elle lui a même donné le sein jusqu'au lendemain.

Le père à Fanfan Baldo n'a pas pu se sauver ; il est resté caché dans le puits toute la journée.

Après, on a dû déménager rue de la Fontaine, mes parents possédaient

la maison où il y a maintenant Françoise, ma fille. Dans la rue, c'était brûlé jusque chez Mlle Robin, mais pas chez nous.

On a partagé la maison avec l'ébéniste Tribouillet, et on a rouvert le bistro, rue de la Fontaine, car il y avait les ouvriers : il fallait leur faire à manger. C'était en septembre 1944, juste après l'arrivée des Américains.

On n'avait plus rien, plus de nourriture, plus de vêtement, mais c'était la solidarité. Ceux dont les maisons n'étaient pas brûlées faisaient le pain, car tout le monde avait encore un four chez soi. D'autres donnaient des couvertures, des vêtements, car tout le monde était parti sans rien. Chacun s'est débrouillé comme il a pu. La famille Game est allée dans la maison Giroud.

Personne n'avait prévu ça. Les Allemands, on les a vus 2 fois à Roissiat, pour la rafle et le brûle. Pour la rafle du 6 avril 1944, c'était bien pire avec les jeunes tués et déportés. Pour le brûle, c'étaient des maisons. Certaines ont vite été rebâties comme chez la famille Duplan à la boulangerie. Les murs n'avaient pas bougé, elle a été recouverte en tôle l'année d'après, comme chez Bernard Game. En 1945 ils ont déblayé. Il y avait un camp de prisonniers de guerre au château (appartenant actuellement à la famille Gros), ils sont intervenus à Chevignat, et ils étaient commandés par les maquisards qui n'ont pas été tendres avec eux. Ce n'était pas une belle époque !

Il a bien fallu attendre deux ans pour commencer à reconstruire et mettre les baraques en bois».

Juliette Dumond, épouse Surand
19 ans en 1944 Chevignat

Paulette Chastang, épouse Perrin,
16 ans en 1944 Chevignat

COURMANGOUX Le 18 juillet 1944, le Revermont était en flammes

En juin et juillet 1944, le Revermont est contrôlé par la Résistance, notamment par le 1^{er} bataillon FTP (Francs tireurs partisans) commandé par le capitaine Cribeillet, dit Grillon. Les sabotages sur la voie ferrée Bourg-Saint-Amour se multiplient. Le 14 juin 1944, à la gare de Moulin-des-Ponts, le 1^{er} bataillon FTP au grand complet attaque un train blindé. En deux heures, il met hors de combat les Allemands. En juillet, au cours de deux heures de combat, une centaine d'Allemands est mise hors de combat. Quatre FTP sont tués. Toujours en juillet 1944, le 1^{er} bataillon FTP proclame le Revermont « territoire libéré » et prend position dans les diverses communes, notamment à Courmangoux. Le groupe Wermer et Pesce, indépendant des FTP, s'installe à la Courbatière. Les Allemands, bien renseignés par les miliciens, réagissent. D'autant que l'axe Bourg-Lons-le-Saunier est vital en cas de retraite.

Nom de code : Treffendel Une opération de représailles se prépare pour tout le département de l'Ain. Nom de code : Treffendel. Le Revermont n'est pas oublié. Le 18 juillet 1944, une colonne de mercenaires cosaques -souvent utilisés pour les basses besognes- et encadrés par des officiers allemands, quitte Coligny en direction du Revermont. Les villages de Verjon, Roissiat, Chevignat, Pressiat,

Cuisiat sont pillés. Les soldats, à la recherche de maquisards, interrogent avec violence les habitants. Les portes des caves sont défoncées à coups de crosse et les soldats se mettent à boire. Une fois la colonne arrivée à Cuisiat, l'officier allemand qui la dirige ordonne de faire demi-tour et d'incendier les villages avec des plaques incendiaires et des lance-flammes. Les habitants sont expulsés brutalement des maisons, sans pouvoir rien emporter. Dans les étables, les animaux ne peuvent être détachés et meurent brûlés. Les soldats, complètement ivres, tirent dans tous les sens. Effrayée, la population fuit pour se cacher dans les bois.

Ainsi, le quartier de La Vallière à Cuisiat, les villages de Pressiat, Chevignat, Roissiat et Verjon sont incendiés. La lueur de l'incendie se voyait dans toute la Bresse. D'où le nom de « Grand Brûle ».

Pendant ce temps, une autre colonne allemande incendiait Poisoux. ■

De notre correspondante locale Sylvette Gaillot

En chiffres

278 bâtiments incendiés
Au cours de cette terrible journée, 278 bâtiments sont brûlés : 45 à Cuisiat, 82 à Pressiat, 67 à Chevignat et Roissiat, 47 à Verjon, 31 à Poisoux, un à Saint-Rémy et cinq à Valresson. Michel Gaillard, passionné d'histoire, a effectué les recherches sur cette journée.



Juliette Surand et Paulette Perrin, habitant Chevignat, ont vécu cette journée du 18 juillet 1944 qui reste gravée dans leur mémoire. Photo DR

« J'ai mis ma fille dans son landau et nous sommes parties rejoindre mon mari... »

Juliette Surand, Chevignat

Georges Germain vient nous prévenir qu'il fallait partir car les Allemands arrivaient. Depuis la rafle de Roissiat, les gens fuyaient quand les Allemands étaient dans les parages. J'ai mis ma fille dans son landau et nous sommes parties rejoindre mon mari qui moissonnait vers les Chagnettes. Nous nous sommes croisés en cours de route, car il avait entendu les tirs. On nous a tiré dessus, des Allemands étaient sur la colline. Vers 16 heures, quand nous avons vu brûler Cuisiat, on s'est dit, on rentre, ils sont partis, et nous avons vu Pressiat brûler puis les fumées s'élever de Chevignat. En arrivant, les Allemands quittaient la place, les bonbonnes d'alcool explosaient dans le café en feu. Des charries de paille brûlaient sur la place, elles avaient été retirées des granges et incendiées par d'autres Allemands qui suivaient. Mes parents étaient restés. Ils étaient en train de goûter quand les Allemands sont entrés. Ils ont pris la miche de pain et le litre de vin qui étaient sur la table et sont repartis comme ils étaient venus.

« Les balles nous sifflaient aux oreilles »

Paulette Perrin, Chevignat

J'avais 16 ans, j'étais au Mont-Myon avec les vaches, nous étions plusieurs bergères et bergers. Les maquisards nous ont prévenus qu'il fallait rentrer car les Allemands arrivaient de Moulin-des-Ponts. Tous les jeunes étaient partis dans les bois. Arrivés en Sous-Tignat, ceux-ci envoyaient des tirs de canon en direction du Mont-Myon où se tenaient des maquisards. Les Allemands ont pillé, ils avaient faim et soif, allaient dans les caves. En partant avec ma sœur en direction de Wallon, les balles nous sifflaient aux oreilles. Au retour, beau-

"Roissiat sous l'occupation". Hélène Robin

Suite de "Roissiat sous l'occupation allemande"

écrit par Mme Hélène Robin, 53 ans en 1944, grand-mère de Jean et Louis Sclavis - Roissiat

Le dimanche

Le 18 juillet, à 10 heures du matin, le bruit court qu'une colonne d'Allemands monte de Verjon. On croit à une patrouille ordinaire. Cependant, les hommes s'emparent au diéchoin des chagnettes où ils passeront la journée. Les maquisards s'égaillent partout en criant "Sauve qui peut". Trois d'entre eux montent le village, dont celui qui on appelait "le clocher de Poullat". Les femmes leur crient : "Ne tirez pas". On va voir ce que c'est". répondent-ils - Quelques minutes après, une fusillade éclate. Un maquis a tiré. Les Allemands répondent généreusement. Un Allemand est blessé que Mme Noël soigne. En dix minutes, ils encercent le village, par le chêne, la Poudaine, Plain champ et le chevalot, installent leur canon au chêne, fouillent les collines avec leurs lunettes d'approche et tiennent dans tous les sens. Ils envahissent les maisons, entassent dans leurs camions camouflés de verdure, literie, linge, bicyclettes, portes de T S T.

... 6 otages sont ramassés et assis sur un arbre en face du café Duplan : MM Clovis Chambard, Feuglet, Molière, F. Tournier, J. Marchand... Sur un autre arbre est assis un tout jeune maquisard "Zason" du groupe de Bourciat, en visite chez ses amis de Roissiat. Il a les mains liées dans le dos et sera traîné tout le jour par la colonne, puis torturé et mis à mort, on croit à Salavre. Un autre sera pris dans la soirée, à mi-chemin du Mont Myon, celui-ci, du groupe de Chevignat.

Les allemands s'installent au café Duplan, boivent et se concertent. La fusillade crépète toujours. Le canon tonne. Quelques hommes ont été poursuivis et menacés du fusil (Allemany, Marchand). Un autre leur échappe de justesse en se jetant dans sa citerne où il est resté jusqu'au soir, dans l'eau jusqu'au thorax. Les otages sont relâchés.

A 14 heures, les allemands repartent en direction de Chevignat, toujours coiffés de verdure sur le casque, laissant sur le chêne, une troupe de garde. On devine donc qu'ils vont revenir. La peur est grande, on oublie le déjeuner. Seul le père Marchand, du haut de ses 80 ans, ne se laisse pas abattre. A midi, il va tranquillement chercher une chopine d'eau fraîche devant les soldats. Plus tard, il repasse avec son bigot sur l'épaule, devant les otages. "Uio vote ? (Où vas-tu) ? lui demande son fils, - « Mé veu beno ! (je m'en vais biner (sarcler)). - « Rètre à la majon, te ne vu po beno ctivoui ptêtre ? (Rentre à la maison, tu ne vas pas biner ce soir à la vigne).

L'incendie

A 17 heures, on voit une fumée s'élever au-dessus de Chevignat. Les allemands venaient de piller et brûler une partie de Cuisiat, 60 sur 70 maisons de Pressiat et un tiers de Chevignat. Sans qu'on connaisse, à cette heure-là, l'étendue du malheur de ces villages, l'angoisse est grande à Roissiat.

La bande incendiaire revient, envahit les maisons, chasse en hurlant les habitants des maisons, y compris les accouchées et les impotentes, arrache aux gens ce qu'ils veulent garder. Le père Vuillod, unijambiste, est malmené et dépouillé de ses 2 montres. Un grand nombre de vaches sont détachées, d'autres périront dans l'écurie.

Le feu est mis partout en même temps, avec de l'essence, des allumettes, des bombes incendiaires depuis la maison de M. Noël jusqu'à celle de Mme Robin, n'en épargnant aucune de chaque côté de la route. Les femmes du haut du village se réfugient sur la Pondaine et vont réussir à éteindre le feu dans leur maison dès qu'elles constatent le départ des soldats.

En un quart d'heure, le village fait un brasier activé par une légère brise, c'est un fracas énorme, un spectacle d'enfer. L'incendie est si rapide qu'il est impossible de rien sauver. Quelques soldats cependant ont été moins cruels que les autres et ont fermé les yeux devant quelques ménagères qui ont arraché quelques pauvres choses au sinistre.

On envoie chercher les hommes. Leur désespoir silencieux est tra-



gique et leur impuissance devant un tel malheur les accable. Cependant, ils vont, jusqu'à minuit lutter, avec l'aide des femmes et de la pompe pour sauver des feux voisins, une seule maison épargnée. Peu de gens se couchent; on erre, on pleure, on est fou. Le lendemain commence la vie des déshérités. La plupart n'ont, comme toute fortune, que leurs vêtements de la veille. Les non sinistrés se partagent la corvée de nourrir et de loger les malheureux. Monsieur le maire, Monsieur le curé Deschaud, l'instituteur M. Thierriaz ne cessent de se dévouer pour procurer à tous, un petit nécessaire et des marques de compassion. Ils continueront leur œuvre longtemps, collectant de l'argent, des vêtements, du linge, de la vaisselle et les distribuant.

Au bout de 15 jours, on finit par rire de ne plus se reconnaître, vêtus trop richement ou trop pauvrement de nouveaux atours. Les armoires de Bresse ont répandu, sur les pays sinistrés, leurs trésors de draps filés à la maison, de vêtements solides, de trousseaux démodés. Chaque famille finit par trouver un abri, bien étroit hélas, où l'on se sent étranger et las de tout. Le gros souci immédiat est le manque de matériel agricole. Plus de chars ni d'outils, plus de tonneaux. Le foin et le blé ont brûlé. Les menuisiers, qui étaient parfaitement outillés, n'ont plus un marteau, plus un clou. On n'a plus d'argent, plus de papiers,

plus de photographies, plus de vieilles lettres, plus rien de ce que les vieux nous avaient passé. Et quand on a enfin un chapeau et des souliers à peu près à sa pointure et qu'on quitte Roissiat, pour circuler dans les pays épargnés, on se dit en voyant les maisons bien assises au soleil et les gens heureux de vivre sous leur toit " Pourquoi nous, plutôt qu'eux ?" Qu'on ne nous parle pas de jolies maisons neuves, d'indemnités. Chez nous autres, cavets, on naît et on meurt dans sa maison. C'est la plus belle et la plus aimée.

*«Roissiat sous l'occupation allemande»
H. Robin*



Oeuvres de Pierre Welcomme



Une des trois cabanes Adrian, située à Roissiat

Dans le village, il existe encore trois maisons en bois, en attente des maisons de la reconstruction : on les appelle **les cabanes-maisons Adrian** (du nom d'un ingénieur militaire qui a fait les plans de ces premières maisons préfabriquées pendant la guerre de 14-18).

Un questionnaire portant sur le site du Grand Brûle a animé la marche des illuminations de décembre organisée comme chaque année, par l'association L'Envol. À l'attention des enfants et adolescents, sept questions avaient été concoctées par Laurence et Mireille, du bureau de L'Envol et soumises à leur «historien préféré», Michel Gaillard. Une façon d'associer nos jeunes à une meilleure connaissance de ce site.

LES ENFANTS ET LE GRAND BRÛLE

Marche des Illuminations 17/12/2021 :

Cette année, bien que l'on soit en période de Noël, ce ne sera pas des questions Noël ; nous avons décidé de vous mettre un peu à l'épreuve pour voir si vous connaissez bien votre village. 7 questions QCM et à la clé, autant de bonbons que de questions...au moins !



1) Il existe un site dans le Revermont, qui s'appelle le Grand Brûle, site inauguré il y a 10 ans. Où est-il installé ?

- Pressiat / **Chevignat** / Roissiat / Verjon / Cuisiat

2) Que veut dire cette appellation de Grand Brûle ? Qu'est-ce qui a brûlé ?

- Un bois / **Des maisons** / **un château** / **des magasins**

Qui a mis le feu ?

- **Des allemands** / **des cosaques** / des personnes d'autres villages (collabos, ...)

3) Ce site et ce monument ont été érigés en hommage à un évènement qui a eu lieu :

- le 18 juin 1940 (appel de De Gaulle après que Pétain ait demandé l'armistice)
- le 22 juin 1940 (signature de l'armistice à Rothondes)
- le 6 juin 1944 (débarquement de Normandie)
- **le 18 juillet 1944 (Grand Brûle)**

4) Citez le nom des 6 villages du Revermont qui ont souffert du Grand Brûle ?

- Salavre / **Verjon** / **Poisoux** / **Cuisiat** / Treffort / Meillonas / **Roissiat** / **Chevignat** / Coligny / **Pressiat**

5) Pourquoi ces villages ont-ils été pris pour cible et pourquoi par le feu ? (278 maisons, bâtiments ont brûlé)

- **Représailles et lesquelles ? Facilité d'intervention ? Visibilité ? Absences des hommes jeunes ? Certitude que cela brûlerait facilement et pourquoi ?**
- **Suppression / Destruction d'aides possibles au maquis**

6) Avec toutes ces maisons brûlées, il a fallu s'organiser, reconstruire. Savez-vous comment ont-été reconstruites ces maisons ?

- en Paille / **en béton banché** / **en pierre** / en bois.

7) Dans le village, il existe encore 3 maisons en bois, en attente des maisons de la reconstruction : on les appelle les cabanes-maisons Adrian (du nom d'un ingénieur militaire qui a fait les plans de ces premières maisons préfabriquées pendant la guerre de 14-18).

Savez-vous où elles se trouvent ?

- La Courbatière / **Roissiat** / **Chevignat** / La Verjonnaire / **Courmangoux**

Surlignées en jaune les réponses revues par Michel Gaillard.

Avec la participation des enfants de 7 à 15 ans : Eden, Kylian, Antoine et Mathilde, Clarence et Thaïs, Mauve, Enora, Paloma, Margot, Axel, Joline...